

La pensée en héritage

Isabelle Lasvergnas

Numéro 41-42, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lasvergnas, I. (2005). La pensée en héritage. *Cahiers de recherche sociologique*, (41-42), 293–301. <https://doi.org/10.7202/1002473ar>

Le 7 juillet dernier Thierry Hentsch nous quittait emporté par une maladie foudroyante. En hommage à son œuvre profonde et à sa pensée des plus originales, nous reprenons ici un commentaire de son ouvrage *Raconter et mourir*, présenté par Isabelle Lasvergnas lors de la table-ronde organisée par le GEPI (Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires) le 4 février 2005¹.

La pensée en héritage²

Isabelle LASVERGNAS

Dans son ouvrage magistral *Raconter et mourir*, Thierry Hentsch convie son lecteur à un gigantesque périple, qui traverse plus de vingt-cinq siècles de l'histoire de la pensée, de l'épopée de Gilgamesh au projet cartésien, en passant par la Torah, Hésiode, Homère, la pensée grecque, les Évangiles, la pensée d'Augustin, *La Divine Comédie*, etc. (Et encore, il ne s'agit que du tome 1 d'une fresque plus large!)

Vingt-cinq siècles de textes sont revisités. Vingt-cinq siècles de textes qui ont jalonné les chemins par lesquels l'Occident a accouché de lui-même dans l'écrit, et s'est auto-produit en tant que civilisation porteuse d'un propos spécifique sur la condition humaine.

Voyage initiatique de la vie dans les méandres d'une quête du sens, errances et tâtonnements entre havres et tempêtes — on pense à Ulysse, à Don Quichotte — ou tribut payé aux Lois sacrées que personne n'a jamais vues naître — on pense à Antigone.

-
1. Étaient intervenus dans l'ordre, Louise Grenier, Isabelle Lasvergnas, Dario De Facendis, Thierry Hentsch.
 2. T. Hentsch, *Raconter et mourir, Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2002, 431 pages. L'auteur a reçu pour cet ouvrage le Prix du gouverneur général du Canada, 2003 et le prix Louis Pauwels, 2003.

Dans sa quête jamais refermée sur une quelconque réponse définitive, l'humain a longtemps ployé sous le poids du fatum. Puis a espéré pouvoir échapper à la part incontrôlable de son destin, en devenant un être de raison qui maîtriserait le monde par sa raison: établissant ainsi, ce qui allait être un des traits dominants de la civilisation occidentale moderne.

Ce long travail de la pensée étalé sur près de trois mille ans, que Freud qualifierait de *Kulturarbeit*, dans lequel récits des origines, poésie sacrée, méditations religieuses et propos philosophiques vont s'entremêler, témoigne de la «geste» démesurée, par laquelle l'Occident s'est posé la question du début et de la fin des temps, de la vie et de la mort, de la violence et de la haine, de l'attachement et de l'amour. Autant de pôles référentiels où se sont inscrites, puis tour à tour effacées les figures des dieux, y compris le Dieu monothéiste, dans ses rapports avec l'humain.

Cet humain demi-urge, qu'il se nomme Ulysse, Achille ou encore le Christ, est, fils de dieu(x), celui dont la part divine exprime une quête sacrée, celle de la Vérité. Mais est aussi celui dont la part humaine, exprime le refus de la Vérité. Déchirure intime, blessure ouverte, qui constitue le fond de vérité de l'esprit humain, dira plus tard Hegel, cité par l'auteur.

Le lecteur Thierry Hentsch nous entraîne donc à sa suite, dans le long parcours par lequel l'Occident s'est engendré en tant que vaste méta-récit. Ce récit, qu'il nommera simplement «récit de l'Occident», n'existe pas en tant que tel, mais est à recomposer, nous dit-il, à travers un corpus textuel considérable³. Les très nombreux textes dont il se fera le témoin — et dont il souligne que la sélection non exhaustive (comment pourrait-elle l'être?) est largement imprégnée de sa sensibilité personnelle et de la jouissance éprouvée à leur contact — sont autant de formations géologiques d'une pensée occidentale en devenir. Ils disent l'état naissant du sujet occidental, ils en constituent la première matrice.

La lecture offerte fraye pour nous un chemin vers des textes souches qui sont, au sens littéral du terme, des métaphores de la culture dont nous avons hérité.

La voix propre de T. Hentsch nous transmet le plaisir qu'il y a à faire écho à un tel patrimoine. Elle nous associe aux élans d'une pensée qui se déploie devant nous.

3. Seront explorés *L'Iliade et l'Odyssée*, l'*Énéide*, l'épopée de Gilgamesh, la *Torah*, l'*Œdipe Roi* et l'*Antigone* de Sophocle, le *Banquet* de Platon, *Les Évangiles*, *Les Confessions* d'Augustin, *la Chanson de Roland*, *La divine Comédie* et les œuvres de Rabelais, Cervantes, Shakespeare et Descartes.

Penser, de toute évidence pour T. Hentsch, est le lieu premier de la liberté du sujet, et celle-ci, pour lui, il n'y a aucun doute, relève d'Éros. On pourrait voir, me semble-t-il, dans l'évocation que l'auteur dresse du *Banquet* de Platon — rejoint qu'il est, par l'équilibre dans le texte, entre l'exigence de la mise en pensée, le questionnement éthique, et la présence toute charnelle à la vie, qui signe en effet le dialogue du Banquet — l'emblème du mouvement sous-jacent à son livre. Car l'exigence de penser pour lui, se fait toujours sensuelle, gourmande, ludique; et par osmose, le lecteur au second degré que nous sommes (lecteur du lecteur) éprouve à son tour, une jubilation comparable à celle qui a porté l'écriture de T. Hentsch. Et quelle écriture, en effet!

Revenir, ainsi que nous y sommes conviés dans cet ouvrage remarquable, aux sources de l'imaginaire occidental, afin d'y reconnaître leur fonction nourricière d'une culture — et leur puissance inentamée d'enseignement — s'inscrit dans un décalage radical avec un autre mouvement de fond. Celui-ci, largement dénoncé depuis une vingtaine d'années par les théoriciens de la post-modernité, Lyotard en tête, touche à l'effritement du registre symbolique qui accompagne la fin des grands récits.

Parce qu'il fait pleinement siens les propos de Valéry, «nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortels», T. Hentsch s'inscrit à contre-courant de la conjoncture particulière de la fin du XX^e siècle, et s'engage dans une entreprise de reconstruction des traces, au moment historique où beaucoup s'inquiètent des effets délétères de la décomposition des traces.

Ou pour le dire autrement, de leur puissance potentielle de barbarie, c'est-à-dire de destruction de notre mémoire collective et des bases du lien social.

L'approche de T. Hentsch, je le répète, toute faite de liberté, aborde ces textes fondateurs dans le plus grand respect de leur trame textuelle, sans doute. Mais surtout, de leur mémoire. C'est-à-dire, dans le plus grand respect de la sédimentation infinie des significations que ces textes n'ont cessé d'inscrire en nous. Écriture interminable dont la marque vive traverse le temps.

Il y a lieu d'insister, l'approche proposée s'inscrit non pas tant dans l'instance de la lettre, que dans celle de la trace, ne sous-estimant jamais le travail du temps. Le poids rétroactif du présent sur notre compréhension du passé, agit, telle une formation réactionnelle après coup, marquée au mieux

par le refoulement. Au pire, et c'est bien là le risque auquel nous confronte le temps de l'Histoire qui est le nôtre, par l'évidement de la trace.

Nous n'approchons pas ces textes, au même titre que le spectateur du théâtre d'Épidaure, ou le contemporain de Sénèque, ou encore l'homme de la Renaissance. Bien au-delà de tout ce que nous sommes capables d'en postuler, bien au-delà de tout de ce que les découvreurs d'artefacts, historiens des civilisations, spécialistes des langues anciennes, linguistes, sémiologues ou autres archéologues sont en mesure de mettre à jour et de décrypter, notre présence au monde sensible est de part en part étrangère à celle des convives du Banquet ou du héros rabelaisien. Irrémédiablement étrangère. Ce que nous projetons de nous dans notre lecture de ces textes, fait de nous des étrangers du texte, qui restera, à cet égard, à jamais «orphelin, privé de la voix et du soutien de son père⁴».

Et pourtant, l'enseignement socratique ou la tragédie grecque, la *Torah*, la *Divine Comédie*, *La Chanson de Roland*, etc. résistent au temps. Le passage des siècles n'en a pas usé la trame, ni émoussé la sagesse. Le vert de gris de l'oubli et de l'ignorance n'en a pas rongé le fer, si nous redonnons chair aux écrits qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces textes continuent à nous parler, à nous interpeller, si nous leur prêtons oreille. Si nous savons aller à leur école, ainsi que nous le montre T. Hentsch. Et si nous les dégageons de l'amas de nos lectures négligentes, là où une fausse familiarité les a réduits à des ombres informes, pour ne pas dire à une imagerie hollywoodienne.

La structure de l'ouvrage emprunte deux avenues. En apparence, les récits se juxtaposent et se succèdent, sans véritablement entrer en résonance les uns avec les autres.

Néanmoins, il me semble que nous est proposée en filigrane, une sorte de fresque historique du développement du récit de l'Occident, une progression chronologique qui ne dirait pas tout à fait son nom, mais dont les strates successives s'étayaient les unes sur les autres: des fantasmes originaires qui peuplent les mythologies, à la poésie épique, des textes sacrés à «l'héroïsme de la Raison» (Descartes).

Thierry Hentsch, en effet, n'ignore pas que le récit, qu'il cherche à reconstituer, est en permanente reconfiguration. Il ne cède en rien à la tentation d'en effacer les détours. Le mythe, rappelle-t-il, à la suite de Lévi-Strauss, est l'écriture infinie de ses versions successives. Il sait que le legs théologique de l'Ancien et du Nouveau Testament est fait de strates

4. Socrate, *op. cit.*, p. 10.

étagées, autant que la réflexion philosophique. Les interprétations s'accumulent, les formes utilisées prolongent des figures antérieures, les recouvrent, les obturent parfois, alors même que les versions plus primitives, elles-mêmes relais de noyaux plus primitifs encore, continuent leur œuvre, plus ou moins en sourdine, plus ou moins en latence. Pensons par exemple, aux métamorphoses successives des idoles, ces multiples figures déïques qui altèrent le dieu monothéiste, et hantent le tétragramme JHVE, par lequel le Dieu des Hébreux se nomme.

En ce sens, le livre de T. Hentsch est pleinement un acte mémoriel. Mais il est aussi un acte de résistance à notre temps présent, à l'heure où l'on peut se demander si la culture de l'écrit qui fonda l'Occident, n'est pas en train de s'estomper, de se dissoudre, pour basculer dans une pseudo-culture de l'oralité. À l'heure aussi de la déshérence de la métaphysique et de l'effondrement de la transmission de l'éthos philosophique. Au moment où la philosophie, écrit-il ailleurs, «faute de pouvoir se maintenir au-dessus des sciences [...en est réduite à leur offrir] ses services, comme boîte à outils épistémologiques et comme panoplie d'instruments éthiques⁵».

À l'encontre de ce mouvement de fond et de la position illusoire de l'homme moderne, «au regard duquel le sens ne peut être que devant lui sur le chemin qu'éclaire sa raison», T. Hentsch souligne la portée de résistance de la réflexion philosophique. Il en réaffirme la nécessité sur laquelle nous ne devons aucunement céder. Pour ce faire, sa démarche qu'il qualifiera d'anachronique, proposera un retour sur la flèche du temps, une marche arrière visant à «remonter le temps [et] aller en amont de la mémoire, [afin de] retrouver une part oubliée de ce qui nous constitue⁶».

Mais le retour que T. Hentsch opère sur l'histoire de la pensée, et le lent arrachement de la philosophie à la pensée mythologique, n'estompe pas son entrelacs maintenu avec le mythe, le drame antique, le roman picaresque — ou, nous le verrons sans doute dans le tome 2 de son entreprise, avec une écriture fictionnelle plus proche de nous. Pour lui, il est heureux que la philosophie ne se soit jamais complètement affranchie du mythe, à la manière dont le pensait A. Comte, dans une marche vers l'abstraction de la connaissance: comme on franchirait un seuil ou comme on sortirait des ténèbres.

5. T. Hentsch, «Éthique et technique, Réflexions sur une insuffisance originelle de la pensée moderne», dans Isabelle Lasvergnas (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, Montréal, Liber, *Cahiers de recherche sociologique*, 2003, p. 30.

6. T. Hentsch, *Raconter et mourir*, *op. cit.*

Ce qui intéresse T. Hentsch au contraire, c'est l'intertextualité des récits hérités, leur dimension «auberge espagnole» avec leurs dialogues en pointillés, et les allers-retours *mezzo voce*, d'une époque vers l'autre.

J'affirmerais, cependant, que la richesse considérable du corpus textuel redéployé sous nos yeux n'est pas le seul point d'appui de la démarche de T. Hentsch, pas plus que la philosophie, cette autre «forme particulière, et particulièrement exigeante, de la narration du monde», ainsi qu'il la qualifie⁷.

Il me semble que l'enseignement psychanalytique agit comme troisième point d'appui implicite. À cela près que pour T. Hentsch, l'apport essentiel de la psychanalyse ne réside pas dans son appareil conceptuel, mais dans sa puissance d'ouverture chez le sujet, sur un récit polysémique de soi. Récit qui est une parole, au sens où la personne incarnée ne cesse de s'y donner à voir et à entendre; au sens aussi, où les mouvements de ce récit de soi sont la réécriture interminable d'un passé inatteignable. (C'est pourquoi la forme du récit si particulier, issu du travail psychanalytique, présente de nombreuses analogies avec le mythe; c'est dans cette forme que réside son fond de vérité — ce que le génie de Freud avait bien saisi dès 1895.)

À cet égard, T. Hentsch rejoint la position de Derrida, qui reconnaissait dans l'héritage freudien, et dans sa méthode — plutôt que dans la métapsychologie — un indépassable, qu'il nommait «vérité sans alibi» de la psychanalyse⁸.

Bien des questions mériteraient d'être adressées à l'auteur, qui ne sauraient épuiser la profondeur, la sensibilité, et l'intelligence de l'ouvrage *Raconter et mourir*. Mon propos, trop elliptique, ne commentera que deux points.

Le premier point que je voudrais aborder ou plutôt entrouvrir, touche au statut de l'écrit et du récit dans leur rapport à la transmission. Où prend racine la tradition occidentale? D'où se fonde, en première instance, sa pérennité? Dans le texte ou dans la parole de l'écrivain, dont la présence colore et infiltre le dit de l'écrit?

La question du canal emprunté par la transmission me semble au cœur de la réflexion de T. Hentsch, sans qu'il ne s'y attarde pour autant de manière formelle dans son ouvrage.

7. *Ibid.*, p. 21.

8. Ajoutons encore que ce que T. Hentsch retient de la psychanalyse, c'est son «ped de nez au sujet sachant», et son «affirmation d'un non savoir à partir duquel interroger l'éclatement du sujet moderne», T. Hentsch, dans I. Lasvergnas (dir.), *op. cit.* p. 32.

D'une part, il y a Socrate, et d'autre part Platon. Qui a assuré la survie de l'autre? Qui a permis à l'autre de faire en sorte que sa voix ne s'éteigne pas? Auparavant, il y avait eu Homère, lui-même relais de générations de poètes errants; les chants d'Homère, à leur tour relayés jusqu'à nous, par le théâtre d'Eschyle et de Sophocle. Ou encore, d'une part, il y eut le Christ, et, d'autre part, les disciples héritiers et interprètes de la parole du Christ. Mais tous avaient été précédés par les voix des prophètes, maintenues vivantes par des millénaires de tradition orale.

Le point soulevé est sensible, sensitif même; il a trait à ce qui sépare le souffle de la voix du locuteur — littéralement son inspiration — du fixé de l'écrit.

À l'image de la parole de Dieu, pourrait-il exister un énoncé irréductible, un soc de Vérité inscrit une fois pour toutes dans une Table de la Loi? L'écriture aurait-elle toujours quelque chose à voir avec le gravé de la pierre? Avec la tombe? Avec l'absence?

T. Hentsch ne prend pas parti. Sa position nuancée prend acte du fait que «le récit de l'Occident» est à retracer à travers un long périple de textes écrits. Mais par l'écriture-lecture qu'est en soi l'ouvrage *Raconter et mourir*, il se fait le porte-parole des chaînes d'écriture du grand récit de l'Occident. Sa voix personnifiée se donne à entendre. Elle fait écho aux textes, se sur-imprime, et c'est parce qu'elle se donne à entendre à son tour qu'elle ravive le trésor des textes et nous le rend plus tangible encore.

Il n'est pas facile de distinguer l'énoncé de l'énonciation, et la part subjective, transformationnelle, du sens transmis, de la portée testimoniale du texte original — à supposer que celui-ci ait jamais existé.

Mais l'inscription du Je de l'écrivain, dans cet acte de transmission qu'est l'écriture, porte la marque de la fonction auto-historicisante de la pensée (P. Aulagnier), pour l'écrivain, autant que pour son lecteur. Écrire transforme l'écrivain, lire en écho de sa pensée/pensante, ouvre le lecteur sur une méditation de soi et du monde, qui ne finira qu'avec la mort.

C'est cette évidence, ce savoir connu depuis toujours, que nous rappelle l'œuvre de T. Hentsch. Écrire/lire/penser/se penser sont indissociables. Ils participent d'un récit de soi pour le sujet et débouchent sur la gravité du questionnement éthique, ainsi que sur cette chose infiniment fugace, impalpable, cette chose pour rien, que l'on pourrait nommer plaisir de penser. Plaisir qui s'inscrit dans le banal du quotidien, et contribue à maintenir en vie, la vie.

Second point corollaire:

Même si le propos de T. Hentsch s'énonce comme étant placé sous l'égide de la mort, à l'instar de l'Occident (dont le nom propre indique qu'il est tourné vers le couchant), la démarche proposée est avant tout une ode à la vie.

Entendons bien, une vie qui ne peut être disjointe d'un retour réflexif sur soi, mouvement que par convenance, nous nommons philosophique. En prenant bien garde de ne pas réduire la portée du terme philosophique, et de le restreindre à un appareillage théorique ou un bagage d'énoncés savants, mais y voir plutôt une ascèse, et surtout un principe vital, vitalisant de l'être, dans un questionnement ouvert, qui en l'occurrence se ressourcent aux multiples textes témoignages de notre mémoire collective.

Thierry Hentsch se tient pleinement, me semble-t-il, du côté de l'épopée de la vie et du côté du langage, du côté du pouvoir dire et du pouvoir raconter. *Du côté du pouvoir du dire et du pouvoir du raconter.* C'est cette part d'espérance formidable attribuée à la puissance du langage qui me semble sous-tendre sa pensée et son écriture. Et qui, par opposition, me semble quelque peu passer sous silence la profonde précarité du moi pensant.

En effet, la part sombre de l'indicible, celle que le pouvoir des mots ne saurait atteindre, la présence sourde qui ne cesse de nous hanter et que notre temps s'efforce de repousser, de dénier même, me semble gommée. Non pas que la mort soit absente dans l'ouvrage: la mort revient pour notre époque contemporaine, comme une forclusion, est-il souligné avec force, à plusieurs reprises dans l'ouvrage.

Mais si la mort est bien nommée, y compris dans le titre du livre, comme le point de finitude, la borne ultime, le silence de la mort, lui, me semble plus estompé. Comme l'est l'effet anti-récit de la mort, sa charge de déliaison, dirait le psychanalyste.

La mort peut être nommée de l'extérieur, mais ne saurait se raconter à la première personne. La mort qui me hante, je ne peux la dire, y compris à l'instant agonique où elle m'étreint. Je peux parfois suffoquer d'angoisse ou encore hurler de terreur devant son spectre, mais aucun de mes mots ne saurait cerner son altérité radicale. Là où dans sa positivité sauvage elle se saisit de moi, m'étouffe, et met un terme au souffle de vie qui m'habitait encore.

Là où elle me tue, après m'avoir privé(e) de voix pour me dire et d'oreille pour m'entendre. Après m'avoir rendu(e) animal(e) séparé(e) de

tous mes liens sensibles et de leurs tentatives de narrations, des souffrances de ma vie et de ses instants de bonheur. Vérité irrémédiable de l'être, que le Je ne connaîtra jamais dans l'ordre de la connaissance. Et que seul le mythe tente, tant bien que mal, pour les témoins survivants, d'apprivoiser.

Mais est-il encore possible à l'Homme occidental contemporain, d'apprivoiser sa mort? C'est du moins le pari que soutient T. Hentsch. Il ne lui échappe pas, en effet, que la dimension méta-référentielle du récit de l'Occident a une contrepartie psychique. Le récit de l'Occident entre en résonance intime avec l'expérientiel du sujet. Il l'aide à lire en lui, à faire sens du non-sens. Il lui permet d'écrire un récit de soi — un récit de sens — dont une des fonctions essentielles est, sans nul doute, d'apaiser l'angoisse de mort. «Raconter et mourir», nous murmure la voix de Thierry Hentsch, dans une économie de mots, qui condense sans doute pour lui l'essentiel d'une posture éthique.

Isabelle LASVERGNAS
Professeure, Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal